

La Culture stratégique américaine septembre 2005

La culture stratégique américaine s'explique d'abord par la géographie et l'histoire des États-Unis. Séparés des autres continents, préservés d'agressions militaires du territoire américain depuis la Révolution, les États-Unis ont développé une psychologie « insulaire », devenu théorie de l'invulnérabilité du « **sanctuaire** » américain au début de la guerre froide. La force de ce sentiment explique le choc ressenti lors du lancement du Spoutnik, en octobre 1957, signifiant la fin théorique de ce sanctuaire, ou lors de la tentative d'installation de missiles soviétiques à Cuba en octobre 1962, occasionnant alors une défense ferme de l' « hémisphère » nord-américain, et surtout lors des attentats du 11 septembre 2001, signifiant sa fin pratique. Malgré ces chocs successifs, l'idée perdure d'une immunité du territoire américain.

Les Américains ont ainsi l'esprit libre, longtemps dégagé de toute menace immédiate. La sécurité immédiate, ou la défense du territoire se limite initialement à une simple **défense côtière**. Les États-Unis ont d'abord une culture maritime défensive à la fois du territoire et des flux de marchandises. Le souci d'assurer leur approvisionnement, mais aussi d'exporter leurs produits, les entraîne, sous l'influence de Mahan, à développer une flotte, qui ne se contente plus de protéger, mais permette une **projection de puissance**, ouvrant ainsi la voie à une tradition prolongée depuis par la dissuasion nucléaire, les porte-avions et les bases.

Cette projection reste longtemps ponctuelle, car une intervention extérieure coûte. D'où la force de **l'isolationnisme** jusqu'en 1917, puis jusqu'en 1941 face à des conflits jugés lointains. Les interventions extérieures sont l'affaire du gouvernement fédéral et des militaires. « L'invulnérabilité passée a forgé l'illusion qu'il y a des réponses purement militaires aux problèmes de sécurité et que la politique s'arrête là où commence la stratégie. »¹ Une dissociation forte perdure entre affaires intérieures et extérieures.

Toutefois, si l'opinion est indifférente au quotidien, elle cultive une fierté nationale **messianique**, qui renvoie aux premières migrations de colons, à la conquête de l'ouest, au mythe de la frontière, aux réussites économiques et à la croyance dans l'aspiration de tous les peuples à la démocratie libérale. Ce messianisme ne passe normalement pas par la guerre, mais par un l'économie. **La guerre est bien une inversion temporaire de l'ordre normal des choses**. En ce sens, la culture américaine s'oppose à l'enseignement de Clausewitz, qui voit dans la guerre un aspect parmi d'autres du politique. « La guerre apparaît comme un mal à abolir, comme quelque chose dont il faut sortir le plus vite possible, un moyen de punir celui qui a osé troubler la paix, une croisade » (Osgood). Il faut mettre d'autant plus de zèle à punir le fauteur de trouble qu'il dérange la diffusion lente d'un messianisme tranquille.

Dans un contexte pacifique et démocratique, la guerre doit être moralement, historiquement **justifiée** devant une opinion publique toujours impatiente. Un conflit prolongé, comme le Vietnam, choque l'opinion. Cela passe en particulier par une disqualification permanente de l'ennemi. Des préjugés culturels de supériorité empêchent tout vrai dialogue antérieur ou postérieur avec l'ennemi.

Cela exclut des conflits de basse intensité. Depuis Grant, la guerre est « **totale** », tous les moyens sont bons pour parvenir à l'annihilation de l'adversaire. L'utilisation de la bombe nucléaire en 1945 est le point d'aboutissement de cette conception. « Nous ne pouvons nous offrir le luxe de conduire des conflits limités ; nous pouvons seulement nous offrir des guerres majeures. » (Eisenhower) Les opérations militaires sont courtes, ciblées et souvent victorieuses. L'invincibilité justifie ces opérations et chaque nouvelle opération devient à son tour une preuve d'invincibilité. C'est le culte de la victoire.

¹ Kissinger, *Diplomatie*

Sur le terrain, elles privilégient **l'offensive**, dans le cadre d'une stratégie de destruction.² L'enseignement militaire a longtemps été fidèle à **Jomini**: reconnaître la position de l'ennemi, prendre l'initiative, concentrer ses forces couper l'ennemi de ses bases. Ce n'est que depuis peu que les Etats-Unis redécouvrent la manœuvre, l'application en un point faible précis du dispositif adverse de cette supériorité, plutôt qu'une stratégie d'attrition imprécise.

Malgré une culture offensive, les généraux américains ont souvent été économes de la vie de leurs propres hommes, par une mobilisation de moyens très importants et très supérieurs à l'ennemi. Ainsi les pertes sont limitées. De toute leur histoire militaire, les États-Unis ont perdu **moins de 500000 morts**. Certains ont cru y voir une répugnance aux pertes de ses propres hommes, qui justifierait la Révolution dans les Affaires militaires (R.M.A.). Mais cela n'exclut pas les erreurs, comme les pertes lors du Débarquement.

Et les États-Unis ont les **moyens** de cette puissance. Les Etats-Unis cherchent avant même la guerre à acquérir une supériorité technologique, et une excellente logistique, clefs des succès à venir. *L'Office of the Secretary of Defense* cherche une utilisation optimale des ressources, plutôt qu'une identification des menaces. La RMA prolonge cette tendance.

On peut donc se demander si la Chute du Mur change fondamentalement la donne. La culture de guerre froide tente d'être rattachée dans un contexte nouveau par les néo conservateurs. Cette culture imprègne tous les officiers américains, majoritairement républicains. La formation des officiers privilégie la gestion des unités, plutôt que la situation de combat effective. Elle imprègne aussi des Américains un peu plus bellicistes que les autres, mais hostiles à la conscription.

Cette stratégie n'est pas sans soulever des problèmes.

_moraux et humains. Pendant la Deuxième guerre mondiale, les Etats-Unis, arsenal de la démocratie, impliqué dans une guerre totale, n'hésitent pas à prendre pour cible de populations civiles au Japon

_stratégiques. Pendant la guerre froide, l'équilibre de la terreur bloque toute offensive. Certains veulent néanmoins toujours assurer une supériorité par une défense y compris contre les armes nucléaires

_tactiques. Au Vietnam, la stratégie d'engagement massif ne suffit pas. En Irak, les néoconservateurs ne semblent avoir tiré aucune leçon du Viêtnam

Le défi technologique rend un peu obsolète l'idéologie héroïque. L'analyse des problèmes stratégiques est déléguée aux *think tanks*, sans centralisation. Cette culture privilégie le court terme, mais rend incapable de gagner la paix.

² Russel Weigley